Petite suite jurassienne

Autor(en): **Walzer, Pierre-Olivier**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **85 (1982)**

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-550091

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Petite suite jurassienne

de Pierre-Olivier Walzer

Mon premier mouvement ira naturellement à remercier le Gouvernement de la République et Canton du Jura, et son délégué aux Affaires culturelles, pour l'honneur extraordinaire qu'ils me font. Apprendre en même temps que le nouveau Canton, soucieux de témoigner au vaste domaine de la culture tous les soins qu'il mérite et que d'ailleurs sa Constitution lui dicte, crée un grand Prix des Arts, des Lettres et des Sciences et qu'il vous désigne du même coup comme premier lauréat de ce prix, il y a là de quoi vous rendre bel et bien muet. On se demande *in petto* ce qui a bien pu vous valoir d'être poussé devant le peuple porteur d'un écriteau mentionnant vos vertus, exceptions et qualités. Et l'on se découvre un vieux homme, qui arrive au terme de sa carrière de pédagogue, et un antique homme de lettres qui s'est toujours passionné pour les écritures, les siennes et celles des autres, et qui a tenté de participer utilement à tout ce qui se faisait autour de lui, pour animer un peu les choses quand elles risquaient de s'endormir. Quoi de plus naturel ?

Il est vrai que je mets un peu d'obstination dans ce que je fais. A preuve que je suis aujourd'hui encore toujours enseignant, malgré mes cheveux blancs (ou plus exactement malgré des cheveux qui seraient blancs s'il m'en restait).

Donc malgré ce symbole capillaire, et malgré la loi qui m'autoriserait à prendre ma retraite, je continue à prêcher mes ouailles bernoises. Mais ici, mon entêtement est simplement à l'image de ma sainte mère laquelle, certains se le rappellent, fut enseignante dans cette bonne ville l'espace de quarante années pleines. Alors je ne voudrais pas me montrer indigne de ce si proche exemple.

Pour le reste, j'ai fait ce que j'ai pu, comme disait Paul Valéry au terme d'une immense vie. J'ai fait ce que j'ai pu pour rendre au Jura ce

qu'il m'a donné. C'est-à-dire beaucoup, et c'est aussi pourquoi une grande part de mon activité a été consacrée au Jura. C'est celle qui a retenu votre attention : celle que j'ai faite sans y être obligé, par pure vocation. Vocation littéraire et vocation patriotique. Je n'y ai point de mérite : elles me furent naturelles l'une et l'autre. Enfin, rien n'est absolument naturel dans l'ordre de la culture. Il y a à l'origine de toute vocation des germes et des incitations. Je trouve ici, dans cette vieille ville qui s'étend au pied de cette colline, la somme de mes origines, non seulement familiales, mais intellectuelles. Et je suis particulièrement reconnaissant à nos autorités d'avoir choisi comme lieu de cette cérémonie le cadre impressionnant de ce merveilleux château, où je me sens totalement chez moi. Ce qu'on a exploré comme gamin, en compagnie d'autres gamins, à l'âge où on a les poches pleines d'allumettes, de cailloux et de bouts de ficelle, c'est vraiment ce qu'on a conquis à jamais, ce qu'on a colonisé, ce qui est à vous. C'est ainsi que cette ville m'appartient, par droit d'enfance.

C'est étonnant de constater à quel point votre ville natale est véritablement vôtre. Jamais vous ne retrouverez, dans aucune ville, la familiarité essentielle qui vous lie à tous les recoins de la première. Berne, où j'habite depuis plus de vingt-cinq ans, m'est devenue une ville que je connais et que j'aime beaucoup, en qui j'admire une assiette et des structures urbaines qui en font certainement une des belles villes du monde. Mais enfin, Berne est pour moi un théâtre. Porrentruy est une demeure : j'en connais non seulement les pierres, les toits, les tours, mais aussi bien les gens, les conversations, les ombres.

Finalement, les petites villes changent peu. Les trottoirs d'ici sont restés à peu près les mêmes que ceux sur lesquels je fis mes premiers pas, les arbres ont grandi, vieilli, mais la plupart frémissent toujours dans le même air qu'autrefois, des détails merveilleux persistent en dépit du temps : les bornes angulaires de la porte de la Chaumont, le pavillon-champignon du bas de la Presse, les mains courantes des ponts du Creugenat.

Telles sont les images que j'emportais dans mes valises quand pour la première fois je suis parti d'ici. Mais cette expérience-là n'a rien d'original. Mes souvenirs bruntrutains sont les souvenirs de tous les Bruntrutains que la vie a exilés.

Tout cela certes me composait une patrie, mais je ne le savais pas. C'est étonnant à quel point les petits jeunes gens que nous étions, qui fréquentions, dans les années 30, le gymnase de l'Ecole cantonale,

étions ignorants de la réalité suisse et de la réalité jurassienne. Du moins à distance il me semble qu'il en fut bien ainsi. En tout cas quand je songe à mes condisciples d'alors, je n'en vois aucun qui ait tâté de la politique, aucun qui ait été avocat, ni député. A quoi cela tient-il ? Au fait d'abord que l'Histoire nous laissait tranquilles : pendant que les dictateurs aux noires moustaches ou au dur menton hurlaient à tous les horizons leurs menaces hystériques, nous nous sentions à peine concernés. La Suisse, le Jura étaient des pays abstraits, qui ne tenaient pas beaucoup de place, ou point du tout, dans nos programmes scolaires. J'ai eu pour maître l'un des pères de notre historiographie, Paul-Otto Bessire, l'auteur, vous le savez, d'une fondamentale *Histoire du Jura bernois*. Eh bien ! jamais au grand jamais Paul-Otto Bessire ne nous a enseigné quatre mots suivis d'histoire jurassienne, tandis qu'il nous assommait des heures durant de l'obscure seconde guerre de Villmergen et de l'inusable Question d'Orient.

Ensuite la vie nous a égaillés aux quatre coins de l'Helvétie, et ailleurs, pour poursuivre nos études. Pour moi, me voici à Lausanne, à Munich, à Paris, c'est-à-dire chez l'étranger, et c'est là qu'on commence à se poser des questions sur ses origines ou plutôt qu'on commence à vous les poser :

— Lieu d'origine ?
— Bonfol.

— Lieu de naissance ?
— Porrentruy.

Qu'est-ce que c'est Bonfol, qu'est-ce que c'est Porrentruy ? Voici que vous êtes appelé à résumer en une phrase dix-huit ans de vie, d'impressions, de balades, de farces, de petites guerres, de pistes, de classes régulières, d'école buissonnière. C'est difficile. Vous vous rattrapez en simplifiant monumentalement : Porrentruy, c'est un château et une école. Le château, c'était celui des princes-évêques, l'école, c'était le Collège des Jésuites. — Quels princes-évêques, quels Jésuites ? Là vous vous apercevez que vous ne savez rien, et vous vous mettez enfin à ouvrir des livres.

Ainsi commence à vous pousser une âme jurassienne, qui prend force et consistance au contact de notre histoire, de nos évêques, de nos hommes politiques. On apprend à être fier de n'être pas n'importe qui. Fier d'être d'une race solidement ou antiquement ancrée dans la région.

« Comment peut-on être Jurassien ? » nous demandions-nous en quittant le gymnase. Rien de plus facile : il suffit de prendre conscience de la réalité jurassienne (réalité historique, géographique, sociale passée et présente) et de se sentir relié à cette réalité par toutes ses fibres originelles, personnelles et familiales.

Les autres sont de Genève, de Lausanne, de Neuchâtel, ils ont derrière eux le mur des Réformateurs, la prédication de Vinet, le chocolat Suchard... Nous, rien, sauf ce vieux château qui ne porte même pas notre nom puisque c'est celui des évêques de Bâle.

Comment les étrangers comprendraient-ils quelque chose à ce singulier pays, terre francophone gouvernée par des princes de langue allemande, rattachée au Saint Empire romain germanique, mais alliée des Suisses, et pratiquement autonome ? A cette géographie si évidemment tournée vers la France que les Français, le temps venu, ne firent qu'une bouchée de cette terre ouverte ?

Mais quand on est d'ici, on ne s'étonne de rien de tout cela, on s'empresse de mettre les anomalies sur le dos de l'Histoire. Adossés à notre montagne qui met un rempart entre la Suisse et nous, nous nous arrangeons fort bien de nos singularités.

Etre d'un certain pays, ou d'une certaine religion, c'est une fatalité, une heureuse fatalité, qu'il faut accepter au départ « comme une chance », dit Jean-Pierre Monnier, qui est profondément sensible (comme d'ailleurs presque tous les écrivains jurassiens) à ces interférences. « D'abord, explique-t-il encore, il faut prendre conscience de soi, d'un sol, de quelques habitudes et d'un climat moral. Nous avons des racines, et notre passé est chargé. Nous avons des ancêtres et des traditions. C'est la même fatalité. Mais, l'essentiel est justement dans cette fatalité, et l'essentiel de cette fatalité c'est qu'elle existe et qu'elle soit vivante. »

Le sentiment national, le sentiment patriotique est fait de la connaissance des choses qui vous entourent et qui ont entouré vos ancêtres. C'est se sentir solidaire de tout le passé, grâce à quoi vous avez pleinement conscience de notre présent. Nous sommes un maillon dans une chaîne. Comment peut-on n'être pas patriote ? Il faut manquer de certaines fibres, d'une certaine sensibilité, et particulièrement du sens historique. Il y a des vivants en surface. Ainsi ce triste conseiller d'Etat qui naguère faisait des gorges chaudes de « l'âme jurassienne » (pourtant célébrée par son compatriote Virgile Rossel). Le sens de l'âme, on l'a ou on ne l'a pas. C'est l'âme de nos ancêtres qui exalte en nous des puissances de foi et de liberté, et maintient en nous à son plus haut point d'incandescence l'acte de vivre.

Mes ancêtres ? Justement, parlons-en.

Je me trouvais récemment dans une société entre deux charmantes femmes, dont l'aînée, à la voix résolument aiguë, se présenta en ces termes : « Je suis Graffenried et j'habite le solide château de Grandmont qui est dans la famille depuis le XIVe siècle. » Ce genre d'entrée en matière est singulièrement désarçonnant pour quelqu'un qui ne possède ni murs, ni douves, ni meute, ni blason, ni galerie de portraits. Tout ce que je trouvai à contre-proposer fut ceci : « Pour moi, je ne connais personne de ma famille au-delà de mon grand-père, qui avait une loupe au front, et qui est mort à quatre-vingt-douze ans, le chapelet aux doigts et la pipe à la bouche. Mon père aussi était quelqu'un de tout à fait bien, un industrieux qui savait tout faire de ses mains, qui connaissait vingt-deux espèces de nœuds, qui élevait des lapins blancs, qui décimait les doryphores, les musaraignes, les frelons et les scarabées dorés, qui copiait du Carolus Durand le dimanche après-midi et qui jouait de tous les instruments, y compris la cithare appenzelloise. Il était de Bonfol, bien sûr, comme moi et comme mon grand-père, et c'est Monsieur Rais qui nous constitue des preuves d'enracinement jurassien somme toute suffisantes.

Je descends donc d'une longue lignée d'ancêtres, dont aucun ne s'est fait connaître par quelque capacité artistique, politique ou militaire, et qui se sont simplement donné la peine de se continuer durant quatre siècles et demi. Etant donné les vicissitudes de l'histoire dans ce coin du monde, c'est déjà une espèce d'exploit. Des paysans, vraisemblablement, mais qui ont résisté aux invasions, aux famines, à la peste et aux Suédois. Plus tard, l'artisanat apparaît dans la famille sous la forme horlogère. A la fin du XIXe siècle, le grand-père monte en ville, sans doute pour trouver à faire vivre ses trois fils. Obsédé par les beautés de l'Administration, ils les fit entrer tous les trois aux PTT, où un seul fit carrière. Les autres s'empressèrent d'en sortir. Peu de livres, dans cette famille, à part l'almanach et le paroissien du dimanche. Pas un enseignant, pas un clerc, pas un politique. Pas même un colonel au service étranger, mais plus probablement un pauvre diable d'engagé-un-soir-qu'il-avait-trop-bu et qui traîna de champ de bataille en champ de bataille l'ahurissement de se trouver mêlé aux démêlés du monde. Pas même un évêque, mais j'aime à le croire quelque fidèle sacristain, imbattable sur les détails de la liturgie, et infiniment soigneux des calices et des burettes. Pas un artiste reconnu, mais peut-être un fabricant d'ex-voto qui suivait les pèlerinages et ne manquait jamais celui de Bonfol à Saint Fromont, peignant sur des plaques de bois les miracles opérés par le saint, la guérison d'une fièvre maligne, la récupération d'une

jument égarée, les enfants sauvés de l'incendie de la ferme. Pas de conseiller d'Etat, pas de diplomate, mais peut-être en mettant les choses au mieux, un adjoint au maire du village, ou un vérificateur des eaux, régulier dans son travail, assidu au sermon du dimanche et estimé de tout le monde. Bref, une famille obscure comme des centaines de familles de ce pays-ci. C'est le tuf de la patrie que ces familles sans histoire. Ce qui ne m'empêche d'ailleurs pas de rêver à une réalité qui eut peut-être de plus vives couleurs. Rien de plus aventureux que ces gens de Bonfol, et au XIXe siècle encore on les vit, enthousiastes d'émigration, s'exiler par bateaux entiers. On peut donc rêver d'ancêtres qui ont pris la route, qui ont passé les mers et vécu des vies d'explorateurs et de potentats exotiques. Certains ont pu s'établir dans des villes lointaines, créer des dynasties titrées à La Havane ou à Pernambouc, oublier Bonfol, oublier le français pour parler espagnol, créole ou petit nègre, laisser des descendants dans de blanches maisons victoriennes au bord de plantations de tabac ou de cannes à sucre... On peut rêver, rêver...

Mais pour s'en tenir au ras de la réalité, je suis bien obligé de constater que ma famille ne se connaît pas et que ses archives sont muettes.

Au reste, cela n'importe guère, puisque les généalogistes scientifiques de notre époque sont tout prêts à prouver que tous les Européens du XXe siècle ont une goutte, ou une demi-goutte, du sang de Charlemagne dans les veines. Cette demi-goutte me suffit pour me rassurer sur la noblesse de ma race. »

Pour ceux de ma génération, la prise de conscience des valeurs jurassiennes, le lien intime avec le pays se trouva brusquement renforcé par de redoutables événements historiques. La guerre de 1939 vint en effet brutalement l'aiguiser. Ce grand accident allait couper nos vies en deux en y introduisant une scission, une grande vacance de cinq années, et nous rappeler, nous faire toucher de la main, l'existence charnelle de la patrie. Le jour où, revenu tout exprès de Paris, je me retrouvai l'arme au pied, au pied de la sentinelle de granit de L'Eplattenier, dont je répétais bien malgré moi le geste, je compris dans ma chair que ce qui était menacé était réellement ma terre, la terre jurassienne et, au-delà, les terres helvétiques. « Défendre son pays » : chaque mot de la formule prenait, en cet instant pathétique, son sens plein et capital. Les mots sortaient de l'abstraction pour s'ancrer dans un réel visible. Ma patrie, pour laquelle j'allais peut-être mourir, c'était ce bout de terre, ces quelques fermes, ces quelques hameaux qu'embrassait alors mon regard : les Rangiers, les Malettes, la Caquerelle, Montgremay, ou tapis dans leurs trous, Cornol et Saint-Ursanne, et au-delà, Porrentruy, ma ville. Ainsi la guerre créait entre mon pays et moi, sous la pression des événements,

de nouveaux liens profonds qui ne devaient plus se défaire. Et cette communication fut bientôt renforcée par mon retour dans mon lieu natal, où je fus appelé à enseigner dans le même collège que j'avais quitté, bachelier, onze ans plus tôt.

Plus la guerre nous enfermait sur nous-mêmes, plus nous ressentions le besoin d'ouverture spécialement sur la France dont toutes nos inspirations étaient jusque-là venues. A l'heure où nos amis français se taisaient par force, où l'édition française était réduite presque à néant, le besoin se faisait sentir de redonner une voix à notre grande mère latine. Par là s'explique le tour que prirent les éditions des Portes de France, mais leur origine est purement locale : il ne s'agissait au départ que de publier les poèmes de Jean Cuttat. Pourquoi ne le ferions-nous pas nous-mêmes, se dirent alors trois jeunes amoureux de la poésie, Jean Cuttat, Roger Schaffter et moi-même ? Mais des *Chansons du Mal-au-Coeur* de Cuttat nous glissâmes tout de suite aux sonnets de Louise Labé, enrichis d'un admirable poème d'Aragon,

(Quatre cents ans les amants attendirent
Comme pêcheurs à prendre le poisson
Quatre cents ans et je reviens leur dire
Rien n'est changé ni nos cœurs ne le sont...)

au *Contr'un* de La Boétie, protestation classique contre le pouvoir abusif d'un seul, au *Portrait de la France* de Machiavel, à une biographie du général de Gaulle, la première publiée en Europe. Plus n'était temps de regarder en arrière, l'esquif était lancé. Nous étions éditeurs, avec l'ambition de sauvegarder le grand patrimoine littéraire français en publiant des « classiques » en éditions amoureusement fignolées, et de contribuer à la création d'un patrimoine littéraire helvétique, et plus particulièrement jurassien, en publiant les jeunes qui n'avaient pas encore de nom, mais qui figurent aujourd'hui en première place au tableau d'honneur des lettres romandes : Philippe Jaccottet, Corinna Bille, Maurice Chappaz, Henri Gaberel, Robert Simon. Aussi des nouvelles d'écrivains déjà connus, comme la splendide *Alectone* de Crisinel, ou renouvelées, comme l'*Adieu* de Gustave Roud.

A distance, quarante ans après, on peut constater non sans satisfaction que les efforts des trois amis fondés essentiellement sur l'amour des lettres et le souci du beau travail ont porté leurs fruits. Le nom des

« Portes de France » a gardé son auréole dans le souvenir des contemporains, comme dans le souci des plus jeunes bibliophiles qui tentent à rassembler sur leurs rayons tous les volumes ou plaquettes sortis de l'officine du père Frossard ou des presses Attinger de Neuchâtel, ce qui était un certificat de bon goût et de bienfacture. Notre action faisait sortir Porrentruy de son isolement et le reliait à tous ceux qui, dans les différentes villes romandes, travaillaient à nouer des contacts humains et à faire entendre leurs nouvelles voix. Le souci de s'exprimer, d'afficher une identité, menait alors notre action. « Je vois que la ville est bâtie, disait Ramuz. Encore faut-il que quelqu'un vienne dire que la ville est bâtie, sans quoi la ville n'est pas bâtie. »

Un autre événement qui contribua à me familiariser avec le domaine jurassien fut la célébration, en 1947, du centenaire de la Société jurassienne d'Emulation. C'était mon illustre collègue Ali Rebetez qui tenait en main les rênes de cette vaste organisation, et il lui arriva assez souvent de me déléguer quelque responsabilité dans la mise sur pied des manifestations culturelles. D'où l'obligation pour moi de me demander de quoi était faite la culture jurassienne, et de prendre contact avec les créateurs jurassiens vivants, s'ils existaient. Eh bien oui, j'eus le plaisir de découvrir alors quelques peintres, plusieurs écrivains, et même des musiciens compositeurs, dont quelques-uns furent présentés au grand public à l'occasion dudit centenaire. Cette expérience me permit de mieux comprendre les composantes du Jura culturel, de mieux mesurer ses richesses, et mon vieil atavisme pédagogique me poussa aussitôt à les mettre en lumière.

A une époque où régnait unilatéralement la seule gloire de Virgile Rossel, j'ai eu le plaisir de découvrir que le Jura avait eu un véritablement grand poète dont personne ne parlait : Werner Renfer. Je voyais en lui le cas d'un Jurassien admirablement doué, mais victime des circonstances, de la maladie (il était mort jeune), de l'incompréhension générale (il était fort en avance sur son temps), bref, un grand méconnu, qu'il importait de tirer au plus vite de son injuste purgatoire. D'où diverses actions en faveur du poète : publication d'une sérieuse étude dans les *Actes,* publication des *Œuvres* en trois beaux volumes, pose d'une plaque à Corgémont sur la maison natale. Pas en vain, tant d'efforts, puisque aujourd'hui, aucun tableau de la poésie du XXe siècle en Suisse romande ne passe plus sous silence le nom et l'œuvre de notre Werner Renfer, qui se trouve ainsi justement associé à la génération des Roud et des Crisinel.

Après ? Eh bien après, les choses se font toutes seules. Une découverte est une puissante incitation à en faire d'autres, et je n'étais pas disposé à lâcher si facilement mes proies. Bien qu'ayant passé de l'Ecole cantonale à l'Université de Berne, je ne m'en attelai pas moins à une exploration assez suivie de notre patrimoine littéraire et l'on voit dès lors pointer le besoin d'un rassemblement général de toutes nos forces passées et présentes. Bientôt naît l'idée de l'*Anthologie jurassienne,* dont la réalisation se fit grâce à l'Institut jurassien, né dans l'intervalle, qui me prêta son appui moral (appuyé plus tard, pour la réalisation pratique, par l'Emulation). Me voici donc au centre d'une toile d'araignée où je travaille à faire travailler la matière grise de trente collaborateurs. Ainsi naquirent les deux beaux volumes que vous connaissez, lesquels font effectivement la somme, je crois assez complète, de nos richesses littéraires et intellectuelles. Dans tous les recoins du pays, dans tous les genres littéraires ou para-littéraires, il y avait des découvertes à faire et il n'est tout de même pas indifférent de savoir que c'est dans le Jura qu'on trouve pour la première fois en Suisse un texte écrit en français, que c'est un Jurassien qui est responsable du premier livre qui ait été imprimé en Suisse, et enfin que le premier habitant des terres helvétiques est peut-être bien un Jurassien ! Bref, l'*Anthologie,* qui fait le compte de nos richesses intellectuelles, est devenue quelque chose comme nos papiers d'identité. Et je verrai toujours, au procès (militaire) du lieutenant Pablo Cuttat, son frère Jean, le poète, brandir à bout de bras, sous le regard d'ailleurs impassible du Grand Juge, les deux volumes de l'*Anthologie* en s'écriant : « Voici, voici les deux premiers pavés de notre révolution culturelle ! »

Là dessus vous êtes classé grand connaisseur, grand spécialiste ès sciences jurassiennes, on vous consulte à tout propos, on vous demande articles, préfaces, postfaces, discours, conférences, jusqu'à ce que vous ayez vidé tout votre sac. Alors, heureusement, une nouvelle génération apparaît aux yeux de laquelle vous présentez des traces d'usure et qui se sent assez riche pour se passer de vous. Cela vous donne enfin loisir de rentrer en vous-même et de vous tourner un peu, après avoir dénombré les richesses intellectuelles du Jura, vers ses richesses spirituelles. Ainsi sont nés les *Saints du Jura.* Beaucoup auraient été plus dignes que moi d'aborder un sujet aussi impressionnant. Du moins ai-je le mérite d'avoir essayé de faire connaître et aimer ces vieux ermites, ces obstinés défricheurs, ces moines rustiques, ces pieux abbés, ces fidèles évêques qui ont planté dans nos terres les ferments de notre civilisation. Il s'agissait de rappeler leur mémoire et de faire résonner parmi nous leur voix, laquelle est toujours pleine de sens pour ceux qui ont des oreilles.

Telle fut , Monsieur le Président, ma façon de travailler à la prise de conscience jurassienne, à laquelle chacun est appelé à contribuer selon son tempérament. Le mien m'interdit les places publiques, je n'entre jamais seul dans un café, je n'ai aucune vertu politique. Quand je voyais à côté de moi, à l'époque où notre commun métier nous réunissait, notre Roger Schaffter entrer à l'Inter ou chez Sassi, serrer toutes les mains, mettre un nom sur tous les visages, ou discourir devant un peuple délirant d'enthousiasme, ou tenir tête, tout seul sur une scène ou une estrade, à des foules en fureur ; ou quand je l'écoutais m'expliquer comment les choses se passeraient, entre rouges et noirs, aux prochaines élections, dans tel ou tel village et pourquoi elles se passeraient de cette façon et non d'une autre, je restais médusé d'admiration. Et je comprenais du même coup que je ne serais jamais ni un politique ni un politicien. Sans compter que les nécessités de l'action publique me paraissaient différer fâcheusement des impératifs esthétiques qui comptaient alors essentiellement pour moi. A l'âge tendre de mes dix-huit ans, je me rappelle m'être laissé entraîner à une réunion du parti auquel j'étais censé appartenir et qui se déroulait au premier étage du Café Schlachter, à Porrentruy ; là, un petit orateur véhément était en train de fustiger l'ennemi (et les ennemis) héréditaires dans un langage où se mêlaient toutes sortes de vocables assez maladroitement injurieux, et les images naturalistes les plus outrées. Quand j'entendis déclarer que « le mariage de la carpe radicale avec le lapin socialiste avait du plomb dans l'aile », je compris une fois pour toutes que chaque homme a son génie propre et que le mien n'était certainement pas dans l'action publique.

Je restai donc un homme de cabinet, un homme de bibliothèque, un défricheur de patrimoine (et même aujourd'hui paraît-il, un détrousseur de patrimoine, puisque avec mes amis de *Jurassica* nous avons l'outrecuidance de publier des natifs du Sud !). A travers les époques les plus bousculées, dit Paul Valéry, « on a toujours vu un monsieur assis dans un coin qui soignait son écriture et enfilait des perles ». J'ai été ce monsieur assis dans son coin, et occupé de perles, c'est-à-dire attentif à tout ce qui ajoute au trésor de nos valeurs passées des valeurs nouvelles, et empressé à les faire briller par tous les moyens. Car il ne s'agit pas seulement de crier : Culture ! Culture !, encore faut-il, pour donner aux œuvres leur juste résonance, des exhumateurs, des éditeurs, des conférenciers, des hérauts, des commémorateurs. La haute récompense dont vous voulez bien m'honorer aujourd'hui, Monsieur le Président, Messieurs les Ministres, me semble témoigner qu'à vos yeux en tout cas, la modeste part que j'ai prise à la défense et à l'illustration de nos valeurs de culture n'a pas été tout à fait vaine.

Voilà qui je suis, Mesdames et Messieurs, et ce que je suis. Voilà comment, au travers de nos écrivains, au travers de nos artistes, au travers de nos Saints, j'ai essayé de concilier le précieux héritage des morts avec les justes et vives ambitions des vivants, témoignant ainsi de ma fidélité à mon pays natal.

D'une espèce de fidélité.

Celle dont j'étais capable.

Pierre-Olivier Walzer